

## ÉQUATEUR.

*Activité volcanique.* — Les géants chenus des Andes équatoriennes semblent, en 1923, vouloir nous rappeler un peu plus vivement qu'ils sont encore capables de terribles méfaits. Au mois de janvier, la belle & très fertile vallée où, à une heure de distance de Quito en chemin de fer, se trouvent les sources minérales de Machachi, très fréquentées, eut à subir de fortes secousses qui détruisirent ou lézardèrent un grand nombre de maisons. Quito, à son tour, vient d'être éprouvé par une série de tremblements de terre. Il n'y a eu à déplorer qu'une seule victime. La panique fut telle que le Président de la République, bien que la Constitution prohibe les manifestations extérieures du culte, accéda aux supplications des dames de Quito & autorisa des processions (*rogaciones*) qui parcoururent les rues de la ville, comme au temps de García Moreno, en implorant la protection divine. Si la terre a cessé de trembler aussi fort & aussi souvent, par contre c'est le Gouvernement qui est aujourd'hui rudement secoué par les libéraux intransigeants qui lui reprochent d'avoir laissé bafouer l'esprit radical de la charte constitutionnelle, en permettant les processions. L'art de contenter tout le monde est bien difficile à ceux qui veulent gouverner leurs semblables.

On ignore jusqu'à présent quel est le volcan qui alarme la population de Quito. Le Gouvernement a télégraphié à M. Tufiño, directeur de l'Observatoire national, de revenir au plus vite. Ce savant astronome, qui fit ses études à Paris, avait été appelé, voici deux ans, à Bruxelles pour y faire des conférences, ce qui prouve ses capacités & l'estime dont il jouit. On a cru, à tort, paraît-il, que le Pichincha se réveillait d'un long sommeil. Il ne semble pas possible non plus d'accuser des récents tremblements de terre, le Tungurahua, volcan toujours actif, dont, à Riobamba, où j'écris ces lignes, nous voyons le panache de fumée s'élever constamment vers le ciel, près du majestueux roi des Andes, le Chimborazo. Souvent même, la nuit, il nous éblouit en dressant, comme le Vésuve, une ample gerbe de flammes. Il y a deux mois, ville & champs se couvrirent d'une légère couche de cendres. Ce fut alors que la nouvelle de l'éruption du Tungurahua parvint en Europe en y laissant croire que Riobamba était en partie détruite, que les communications étaient interrompues & que le sort de ses habitants restait inconnu. La consternation fut grande parmi les Equatoriens qui résident à Paris. Tout s'était borné, comme je viens de le dire, à une insignifiante pluie de cendres qui n'alarma ici personne. Il est regrettable que les Représentants diplomatiques & consulaires de l'Équateur en Europe ne se soient pas renseignés auprès de leur Gouvernement afin de rassurer leurs nationaux.

VICTOR M. RENDON.

## URUGUAY.

*Pedro Figari, peintre uruguayen.* — Depuis quelques mois mon ami Figari, avocat uruguayen, semblait porter un secret dans la joie de ses yeux. Il ne se trouvait jamais dans son étude où j'allais souvent le voir. On allait le chercher sur quelque terrasse au bout de quatre escaliers. — Attendez un peu, me disait-il, en venant vers moi, tendue sa large main de bûcheron. Je ne puis rien vous dire encore.

Un matin il me fit enfin monter dans une chambre verrouillée tout en haut de la maison qu'il habitait à Montevideo. Je m'attendais à ce qu'il me montrât d'un balcon une belle vue sur le port. Il ouvrit la porte, puis une fenêtre. Dans la pièce : une forte odeur de peinture. Plusieurs centaines de toiles nous entouraient. Un long silence durant lequel nos cigarettes s'éteignirent. — Voilà à quoi je travaille depuis deux ans, me dit-il. Nul ne le sait encore que mes enfants.

Il y avait là des visions de la campagne uruguayenne, des danses créoles (*gatos*, *pericones* et *tangos*), des scènes dans les faubourgs et les patios. Une latente émotion, une folle allégresse de couleurs. Et aussi d'extraordinaires peintures de nègres, mulâtres, quarterons et octavons.

Figari avait vu autrefois à Montevideo des rois nègres d'un jour (le 6 janvier), personnages si sûrs de leur dignité qu'ils ne manquaient jamais de rendre visite à M. le Gouverneur et au Corps diplomatique. On les recevait cérémonieusement, avec un long sourire des yeux et des piécettes d'argent pour leurs paumes roses. Figari, qui n'a pas la phobie de l'anecdote, nous conte ces scènes, d'un pinceau tendre et narquois. Il aime l'exactitude, mais, comme dans un rêve, c'est une exactitude partielle qui ne retient que l'essentiel. Il a débarrassé ses personnages de leur ombre et des accessoires qui les accompagnaient leur vie durant.

Je compris pourquoi Figari, avocat si actif et généreux pendant plus de vingt ans, s'était peu à peu complètement désintéressé de sa clientèle; il en possédait une autre, intime et très profonde qui ne le lâchait pas : ses souvenirs. Depuis son adolescence, ces visages de gauchos et de chinas, ces silhouettes de nègres et de négresses, il les avait amoureusement retenus. Sa prodigieuse mémoire visuelle essayait de se délivrer maintenant des impressions qu'il avait dû longtemps refouler pour se livrer à une besogne imposée par une vie très difficile.

J'étais émerveillé. Jusque-là, je n'avais vu de ce peintre que des études minutieuses, assez froides. Mais les arts l'ont toujours passionné. N'a-t-il pas écrit, il y a plusieurs années, un volume de cinq cents pages sur l'esthétique et dirigé, pendant quelque temps, avec la plus originale intelligence, l'École des Arts-et-Métiers à Montevideo ?

Voilà six ans maintenant que Figari travaille du matin au soir avec l'acharnement de celui qui cherche un trésor. Il ignore encore qu'il l'a trouvé, bien qu'on le lui dise tous les jours à Buenos-Aires et qu'il compte parmi ses amateurs le Président de la République Argentine et toutes les beautés riveraines du Rio de la Plata. (*Préface du catalogue des œuvres du peintre.*)

JULES SUPERVIELLE.

## HAÏTI.

*La République d'Haïti et la France.* — Les Haïtiens considèrent la langue et les traditions françaises comme une partie de leur patrimoine national. Le créole est une langue qui est plus proche du français que tel patois de France de même origine que le français. Haïti est comme « une province intellectuelle » de la France, écrit dans la *Revue Hebdomadaire* du 29 septembre, M. Dantès Bellegarde, ancien ministre de Haïti à Paris. Les grands journaux et les grandes publications françaises actuelles sont la lecture quotidienne de l'élite haïtienne. Le *Temps*, les *Débats*, le *Matin*, le *Journal*, le *Petit Parisien*, le *Figaro*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de Paris*, la *Revue de France*, la *Revue hebdomadaire*, le *Correspondant*, la *Revue mondiale*, le *Mercur de France*, l'*Illustration* et tant d'autres journaux ou magazines ont de nombreux abonnés en Haïti. Les grands succès au théâtre, les manifestations artistiques de quelque importance qui ont eu lieu en France, trouvent immédiatement un écho dans la jeune République. Nombreux sont les Haïtiens qui écrivent le français. Dans les lettres, les arts et même dans la science, plusieurs ont fourni des œuvres d'une incontestable valeur, écrites dans un français très pur. Cet hommage rendu à la culture française, l'Académie française l'a reconnu en couronnant, il y a quelques années, un recueil de morceaux choisis d'auteurs haïtiens et en adressant, à cette occasion, « un salut lointain aux Haïtiens restés fidèles à la culture française ».

Il serait à souhaiter, conclut M. Dantès Bellegarde, que, sur le terrain économique, la France fortifiât ses positions en un pays où ses efforts seraient facilités par la douce emprise morale et intellectuelle qu'elle y exerce déjà depuis longtemps.

S. R.

## BRÉSIL.

*Un Institut franco-brésilien à Rio-de-Janeiro.* — L'Institut franco-brésilien de Rio-de-Janeiro vient d'être fondé sur un plan analogue à celui de Buenos-Aires.

Il a fonctionné dès le mois d'août dernier, mais il a été inauguré solennellement en septembre. M. Georges Dumas, professeur à la Sorbonne, qui s'était particulièrement occupé de la fondation de cet institut, s'est trouvé malheureusement dans l'impossibilité de se rendre à cette inauguration, mais dès le mois de septembre des professeurs français de haute valeur y ont fait une série de conférences; ce sont : M. Gley, professeur de biologie générale au Collège de France; M. Abraham, professeur de physique à la Faculté des Sciences et à l'École Normale; M. Germain Martin, professeur à la Faculté de Droit; M. H. Pieron, professeur au Collège de France et à l'Institut de psychologie de l'Université de Paris.

Ainsi se trouve constitué un nouveau et précieux foyer de rapprochement intellectuel entre le Brésil et la France.

J. F.